



Recueil d'articles (2009)

La libido de l'un est du fait de la jouissance de l'autre

Le développement de la libido étant inhérent à celui de la sexualité, et du fait du rapport intrinsèque dès la naissance, de l'enfant à la mère, va déjà se jouer un rapport fusionnel de la mère vers l'enfant. L'enfant va vivre sa première jouissance dans la découverte d'une satisfaction extraordinaire qu'est le nourrissement physique, du contact avec le sein maternel et de ce grand autre qu'est la mère.

De ce premier nourrissement plein et total (1ere goulée) va s'activer les mécanismes de manque, d'abandon, de plaisir et déplaisir qui vont imprimer et le marquer (dans sa psyché) de ce désir absolu de la recherche d'un paradis perdu surtout si le Père ne se pose pas, en terme de poseur de loi et de limite (castration). Si la mère se nourrit du désir désirant de son enfant et se prend pour la Mère nourricière, elle prend le risque d'en oublier son enfant pour ce qu'il est, une personne en devenir et elle de s'oublier en tant que femme et jouissant de son enfant qui devient son phallus (en substitution d'un manque à elle-même à être dans sa dimension de femme.) Préférant jouir de son statut de mère qui est absolu plutôt que vivre un statut de femme qui la priverait d'une jouissance à l'objet « retrouvé » et qui lui semblerait être le meilleur moyen de se faire exister, croit-elle...

Pour sortir de ce nœud d'indifférenciation mère/enfant, de cet enfermement tant pour l'enfant que pour la mère, par l'homme et la loi du père, l'enfant et la mère devront « subir » la limite de cette jouissance par l'opération de différente castration et notamment celle de l'interdit de l'inceste nommé du complexe d'Oedipe. L'homme ayant pour fonction et pour attribution « la jouissance d'une femme en tant que le possédant d'une femelle, il lui semble naturel d'exercer un désir qui signe une libido en attente de satisfaction sexuelle génitalisée.

S'il ne semble pas être dans les attributs d'une femme d'avoir le pénis et qu'elle ne vivra jamais cette peur de la castration du pénis comme c'est le cas chez garçon jusqu'à la fin du complexe d'Œdipe, elle signera son manque par le désir d'un vouloir d'enfant qui sera le phallus de substitution d'un manque en identification d'elle-même.

Ce qui n'est pas vécu de la même façon chez le garçon qui sortira du complexe d'Œdipe en identification au père, autre que lui, et qui aura aussi la possibilité de conquérir la femelle, posséder une femme; la fille quand à elle, ne peut jamais vraiment en sortir de ce manque à phallus (surtout si la mère prenant son enfant fille pour son phallus, objet de son manque à être femme) cette enfant fille restant en jouissance de la jouissance de sa mère.

L'enfant fille pourra sortir de cet enfermement par la loi du père qui « posera » la loi de castration et de la mère sur son enfant et de l'enfant sur sa mère (qui est identique chez l'enfant garçon).

À la différence qu'il semble important que la mère accepte d'être en dépossession d'une jouissance phallique pour être la femme de son homme désirant satisfaire à une libido dans un rapport avec

l'autre. Ce qui laissera place à l'enfant fille vers une facilitation à l'objet autre et vers une ouverture au Je.

« À n'en plus boucler»

Si au commencement de la libido semble se trouver à s'être de la différenciation, que se soit celle de sexe ou de l'autre, il semble bien que le déterminisme de la phase en jouissance maternelle se laisse à un aller temporel. La lente maturation, tout comme le pénible périple vers l'appropriation d'une libido canalisée dans une sexualité instaurée de la génitalisation, se marque d'une essentialité qui ne peut s'accomplir que du fait de la castration, et ce dans ce qu'elle se possède à cœur d'un symbolique marqué.

Dans ce un qui se tourne vers un autre, au sens de l'autre à lui et en lui, tout en étant ce qui se reste d'une signification archaïque, il est de trouver de l'unicité, et ce qu'elle soit du fait homme ou du fait femme. Quel que soit l'homme ou bien encore la femme, il est et demeure en symbolique l'un, au titre de ce que nous posons comme l'un dans ce concept « de l'autre de l'un ». L'autre de l'un, en installant une fonction, qui semble s'assembler au déterminisme, confirme et affirme le poids de cet acte, qui vivre l'un par son attriance pour l'autre. En quelque sorte, comme lors de la première jouissance primordiale, où l'un, à savoir l'enfant, devenu enfant -phallus sous les coups de butoir du désir désirant de l'autre, ici la mère, reçoit d'elle, le nourrissement, tant en sein, qu'en jouissance phallique, qui au demeurant l'installe dans une véritable trace mnésique de subordination. La mère, à la fois le premier autre à lui, installe aussi la dimension de l'objet perdu, en ce sens où cette rencontre en jouissance et unique, et où cette singularité de la toute première fois, est et ne peut être qu'unique et germe de dépossession et de désir de reproduction, donc d'axialisation névrotique. Mais dans ce schème mère-enfant, l'enfant n'est pas encore en posture d'inscrire en son psychisme le concept de l'autre et de ce fait, celui plus identitaire de l'un. C'est par la mise en distanciation du désir désirant de la mère, par le contrôle de sa jouissance que l'enfant peut bâtir le concept de l'autre et ensuite celui d'objet autre. La symbolisation s'effectue, orchestrée par le Nom- du-Père distille dans l'alambique du gynécée de la castration, tant vers la mère pour la mener un retour en femme et tant vers l'enfant pour le faire naître à la dimension de l'autre, donc à celle de l'un, à savoir son identité, en lieu et place de son statut – enfant de la Mère, au sens d'enfant phallus.

L'ouverture progressive à la dimension de l'autre qui trouvera place de force dans l'écriture d'une libido désenclavée de la mère, et ce même pour le garçon, homme à s'en devenir avec la période œdipienne, s'instaure de la destination en rupture du sujet « un ». Avec l'émasculation de la toute-puissance réductrice de la mère, la castration ouvre l'entre- un et autre, à savoir la capacité de l'enfant à se projeter, ou du moins son désir sur ou envers le désir d'un autre que lui. La période œdipienne scénarise l'espace de la propulsion de la pulsion, et ce même sous la forme d'affres, qui peuvent en quelque sorte accomplir leur destin, à savoir la libération. Mais d'une libération, du moins pour ce qui échappe à la censure du refoulement, bien au delà de la tension. D'une libération du manque à incarner l'un, du fait de l'absence de l'autre. Certes l'autre existe, dans une réalité objectivable, mais il s'existe ou se sexise avec la nomination de la castration qui rétablit l'espace normé de la parole dans le flux incontrôlable de l'émergence de ce qui phallisise.

Si la libido de l'un devenu comme telle, sous l'émergence de l'autre et de l'objet autre, s'amène à la structuration de la dimension de l'être, c'est certainement à voir, ou à rendre à voir, que la jouissance en l'autre qui s'accroche à celle de l'un ne s'appareillera que dans un moins en moins. D'autant plus, comme une homéostasie inégalitaire, qui ferait du complexe œdipien le sommet d'un pic dont la véritable protubérance n'en serait qu'en moins, le reliquat névrotique d'une jouissance maternelle d'un phallus éternel perdu.

L'insigne de la clinique analytique, comme révélateur des protubérances phallico-jouissives des « restes » maternels, se nomme à l'aulne de cette nouvelle en-jouissance, la parole.

« L'autre de l'un, ou la castration qui rattrape la jouissance »

Le couple mère-enfant qui s'installe dans l'expérience de la jouissance phallique, en ce qu'elle soumet la femme à un rejoué pervers d'une structuration psychique en passé, distille le venin du confusionnisme. Ce qui est, sans être nommé de la confusion, s'appartient pourtant à l'espèce d'un pulsionnel en action. L'enfant en ce qu'il est en devenir d'un -être le phallus- pour la femme-mère qui se compense de sa carence à la possession tout comme à la dépossession de toute identité phallique, est maintenu dans le carcan de sa « dévoreuse ». Il est devenu la manifestation, tout comme le témoin d'ailleurs, de la jouissance de la mère, à laquelle il doit les lettres de survie, et en échanges de ce quoi, il reçoit cette maternance qui de le nourrir se nourrit de son désir désirant. Cette alliance-fusion met en avant, pour l'enfant et aussi pour la mère, à une moindre mesure, sauf à rappeler ce qui fut de son antériorité, ce que sera ensuite, par la force de l'espace temporel, le premier objet de jouissance. La mère devient donc ce premier objet d'une jouissance découverte, mais imposée ; mais c'est aussi le manque, ce qui fait nomination en « objet perdu », qui instaure la première tentative de mise bas de l'objet autre.

La mère est en devenir d'un être -l'autre de l'un-, si plusieurs assertions se trouvent en considération. Au deçà de son statut de mère, c'est l'identité, lié au genre humain, a savoir, le substantif femme qui la fonde, dans sa plus ou moins prise en compte de sa libération de sa jouissance phallique. Comme la femme n'est en somme pas toute mère, elle peut, du moins théoriquement, s'émanciper à la toute-puissance du vouloir avoir le phallus en rejoignant son véritable constitutif, à savoir son côté femme. Et pour s'en suivre de la Genèse, à côté de l'homme, si elle fut créée d'un nom la qualifiant de femme et non de mère, elle revenir à celui qui la fonde en réel, à à savoir l'homme. D'une fondation au réel de la relation à une libido déphallisée, qui exclue l'homme au profit de l'enfant, pour une libido-sexualité qui réintroduit, cette fois le pénis au profit du phallus. En quelque sorte d'une victoire d'un réel, sur un symbolique, dans ce cas instigation d'une chaîne de confusions en cascade. Le retour de l'homme, en sa qualité de conjoint de la mère s'appareillant à elle d'un nouveau qui se dit et s'accomplit en acte, de sexualité ou du moins dans un premier temps, de désir du pénis, donc d'un autre à elle-même. Le retour à l'homme fait barrage au retour au phallus, en redonnant primauté à l'identité plutôt qu'au statut – à la femme plutôt qu'à la mère.

Ce retour à l'homme comme expression du mâle qui fait émerger la femme-femelle, instaure la dimension du faire renforcé le rôle symbolique de l'homme face à son enfant dans son statut de père, mais surtout dans son rôle symbolique du Père. Bien entendu, où le Père s'en tend en tant que tel ; et où la dimension de castrateur s'est introduite, tant dans sa pensée réflexive, que dans son action. Ce Père, commandeur de la Loi d'interdit de l'inceste, se vit en action de castration, car il se conçoit, lui-même, comme « le grand un de l'autre ».

En posant, tant pour la mère que pour l'enfant, la castration, qui instaure la scission du couple « grand un » (mère+ enfant ou femme + jouissance phallique), l'homme incarnant le Père introduit la dimension de l'autre, ainsi que la fonction quasi régaliennne de « l'un de l'autre ». En coupure de la jouissance de la mère, en apprentissage (autant que l'on puisse parler d'apprentissage pour ce qui relève du champ de l'inconscient), l'enfant castré de la mère et de lui, en ce sens d'un lui peut-être par encore à Je, s'entrouvre au monde de la différenciation et de l'objet autre. Ainsi, serait loisible de nommer l'objet autre, dans ses premières intégrations chez l'enfant, d'une nomination qui se poserait sur la perte de l'objet premier, mais surtout sur le premier confinement de la jouissance. Confiner à demeurer dans sa symbolique, en la jouissance maternelle et non plus en totalisation de toute jouissance à venir.

De la nécessaire extrudation de la parole qui fait symptôme

L'exploration analytique se pose dans un espace chaotique, celui d'une parole qui ne se sait pas s'entendre, comme un dire en inconscient. L'importance qu'un sujet qui parle donne à une somme de valeurs, de référents, nous trace la lisibilité à mettre en œuvre sur ses paroles qui s'implémentent au registre du psychoaffectif.

Soyons clair, telle pourrait être l'invitation de l'analyste à l'extrusion des surfaces en dires directes que pose l'analysé ; confronté qu'il est à ce qui lui semble être son besoin impérieux de tracer ce qui fait sens pour lui. Si nous prenons le cas d'une parole sur les valeurs qui semblent le constituer, ou bien encore le limiter, ou bien aussi sur l'éternelle interrogation, quant à sa place dans un quantum temps-affect, nous parvenons à ce qui fait sens en matière d'histoire psychique, et ce au détour d'une traversée temporelle.

La locution : « l'idéal de soi », qui résonne d'une interrogation personnelle, d'une attente normative quant à ce qui sera en nécessité d'être, nous plonge dans l'indispensable et impérieuse nécessité à la traversée du désert de la seule et non unaire parole immédiate. En cela où celui qui s'installe dans sa parole, se parle, et ce même dans le silence de son identification, en terme et non en raison de ce qui s'est inscrit pour lui à l'échappement en refoulement. Ou comment l'analyste trace la ligne de démarcation, entre la parole de son analysé et la parole analytique, qui elle se répond et se répand en ce qui occasionna dans le jadis puéril, de ce chaos instaurateur, des délices refoulés.

Si le discours de l'analysé s'enferme de ce qui pourrait être perçu comme d'un relent psycho-affectif, par toute autre que celui qui se tend dans l'espace conceptuel de la chose analytique, l'analyste n'en perçoit que les soubresauts des résistances instauratrices de leurres, donc de symptômes en parlance. Il ne dénie pas la parole ce lui ou celle qui dit du symptôme, mais il ne s'en laisse pas uniquement parler d'une parole qui mortifierait la nécessaire levée de l'immunité inconsciente. L'espace de la cure analytique n'est pas le salon où l'on cause, mais le salon d'où l'on ose. Lui, l'analyste, s'autorisant à oser flotter dans son écoute pour ne pas de laisser comme prendre au piège des sirènes des fluctuations en quête de normalisation. Et ce pour s'y mûter à l'identification, de ce qui au-delà de ce qu'il voit comme parole symptôme, faire sens du déficit à la reconnaissance de l'histoire psychique.

D'un discours qui semblerait occuper l'analysé, qui s'occupe de ce qu'il dit et ce qu'il ressent, comme force unique de ce qui pourrait être à lui. L'analyse tend à rompre le charme de la tranquillité du discours émotionnel ou affectif, pour s'appareiller à l'instauration d'une autre scène, et même, ou surtout si elle s'en vient à faire incongruité avec le climat posé par l'analysant.

La trame de l'art analytique s'étaye de l'identification de certains mots, ou plus exactement de certains mots faisant saillance comme signifiants. Dans le cas qui semble le nôtre, la juxtaposition de « choix » et « faire un » instaure une rupture quant à la conceptualisation de la psychanalyse, qui informe que ce qui ressort du choix, des comportements sont en fait du ressort d'une dépossession du conscient. Ainsi à l'apparence des décisions, en première lecture, de surface, émanante d'une potentialité d'un sujet pouvant agir, l'inconscient déplace vers un sujet s'agissant dans l'ignorance de l'acte et de son origine.

La mise en mots du déplacement opéré au cours de l'histoire psychique, ou plus exactement de sa proto histoire libidinale, amène l'analyste à positionner l'analysé en dehors de sa seule et unique défense symptomatique. Il n'y a pas préférence de niveau d'interpellation, mais instauration de la levée de la toute-puissance du ressenti, de l'acculturation, comme modes opératoires de l'élaboration psychique. L'analyste et l'analyse interviennent en instigateur de la mise en mot des reliquats de la jouissance et du déterminisme larvé de la pulsion.

« Démarche analytique et cure analytique »

C'est par la découverte ou du moins la formalisation de l'inconscient par Freud que tout semble commencer. Il ne s'agit pas de dire que les profondeurs de la psyché étaient inconnues auparavant, mais nul avant le fondateur de la psychanalyse n'avait su formaliser et conceptualiser, ce qui relevait plus de la poésie romantique, que d'une véritable démarche scientifique, du moins quant à la méthode d'investigation. Ainsi donc une partie de nous- même, semble inconnue et même incontrôlable ; cet espace de la psyché n'en joue pas moins un rôle déterminant sur notre comportement, sur notre histoire et sur notre devenir. Du fait même de l'inaccessibilité à la conscience, celle qui peut se voir agir, et s'agir en fonction d'un vouloir qui se voudrait déterminant, l'inconscient s'instaure comme l'essence d'un déterminisme qui échapperait à toute logique, sauf peut-être celle du désir. La parole, du moins celle dans l'espace de la cure analytique, va reconstruire l'impossible accès comme un potentiel en accession sous contrôle.

Par la quasi-magie de la libre association, qui instaure pour l'analysant le pouvoir de dire tout ce qui lui passe par la tête et donc de se donner le pouvoir de parole au-delà même de l'entendement conscient, l'inconscient s'invite dans la scène de l'analyse. Ou plus exactement, l'art de l'analyse consiste à laisser l'inconscient s'inviter, se faufiler par de «sa» libre association, dans une parole qui le libère de sa gangue d'inconnu. Alors vient le temps du signifiant qui apparaît, au moment où, ni on le cherche, ni on l'attend d'ailleurs, mais où l'analyste est prêt(re) à l'identifier comme tel. Ainsi, sans s'enfermer dans une lecture enfermante du symptôme, la scène analytique invite à recevoir un « inconnu », mais non un absent. Le signifiant et ses « comPères » tracent la voie royale d'une reconstruction de son histoire psychique qui s'est jouée en clé de refoulement, sur ajustement de désir et sur fond pulsionnel à charge dévastatrice pour le moi. Il y a donc bien, et c'est l'expérience clinique qui le valide, du pulsionnel dans toute parole ; non pas que la parole soit pulsion. Mais elle a à faire avec le pulsionnel, et elle fera affaire avec lui dans la libre association.

Ceci nous mène à nous questionner sur le sens même d'une pensée analytique, ainsi que sur le rôle même de la cure, si nous étions tentés d'en poser un. Ouvrons la porte au chaos, pour pouvoir sortir du flou et revenir ainsi peut-être au « je ». S'il devait exister une pensée analytique, elle serait rupture, innovation et expansion. Rupture, dans le sens où le fait de s'installer dans une logique réflexive (parler sur une pensée, c'est se regarder), invite le sujet en action de regard de pensée à s'instaurer dans la voie de la recherche ; pour ne pas dire dans la quête de sens. Le parler de l'inconscient s'il s'inscrit dans la digne lignée des pensées philosophiques, s'en échappe et s'en rupte, quand le discours de l'intellect s'efface pour l'écoute analytique dans le cadre de la cure. Cettedite écoute, qui se dit aussi bien dans le silence que dans le positionnement de l'analyste, ne se pose pas dans l'attente d'une réponse orale du patient, si ce n'est dans une relecture de son oralité. La pensée analytique s'instaure d'emblée en rupture avec les autres modes de prise en charge d'un souffrant. Car si elle ne reconnaît pas d'emblée le patient comme un souffrant, en terme d'un exprimé par une série psychopathologique notoire et caractérisable, elle se reconnaît avec le patient en devenir d'analysant, comme une aventure, non plus en pensée, mais en dire. De dire de pensée, quant à ce qui pu être pensé du sujet sur lui, ou sur autre, dans la mesure où il se reconnaîtra dans la compréhension des mécanismes psychiques qui régissent justement l'appréhension de ce «être» autre.

La rupture vient aussi au tandem analysant/analyste sur le registre de la découverte d'un au- delà de la connaissance, d'un au-delà du connu ou reconnu ; en un mot la rupture qui éteint l'immédiateté du conscient pour que s'ouvre la trame de l'inconscient. Innovation, tant par la forme de prise en charge du sujet, se sachant souffrant, et se découvrant en souffrance à lui «désactivé», mais opérante par le jeu du refoulement. L'analysant s'innove par sa rencontre avec les émergences non voulues de l'inconscient, mais bien réelles, tant dans le discours que dans l'histoire psychique

passée. Innovation qui fait d'une écoute du dire présent, un « lire » de dire passé ; sans jamais que ces éléments du passé n'aient été en aucune manière, ni obsolètes, ni abandonnés.

Il n'y a pas d'actualité temporelle en matière de psyché ; il s'installe une actualité qui ne s'actualise que dans l'expression pulsionnelle. Celle-ci le plus souvent non identifiée comme telle. La nouveauté dans la démarche analytique tient aussi à l'abandon, qui n'est pas sans douleur, de l'unique fixation sur le symptôme et donc sur sa résolution. L'innovation analytique replace le sujet au cœur d'une démarche, que le cogito cartésien avait semble-t-il égaré, pour une satisfaction, que nous pourrions dire narcissique en terme analytique. L'innovation s'installe aussi dans la place donnée au sujet en analyse. Il n'est plus le patient de l'impatience thérapeutique à le guérir de ses maux, de le remettre dans les rails d'une normalité non pathogène. Par les mots qu'il pose et qu'il se pose à lui en reconnaissance d'un inconscient confisqué et révélé par l'analyste, ou du moins pas la scène analytique, le sujet se « sujetise », alors qu'auparavant par les lois du refoulement et du désir inconscient, il était plutôt « objétisé ». La démarche analytique ne se dissout pas dans un asservissement à la pathologie, mais se libère bien du « faire guérir », par l'exploration de l'essence même du psychisme. L'innovation ne réside pas dans l'art de ne pas être une discipline qui guérit, mais bien un art qui se guérit de toute volonté unique du fait guérir. Celle-ci (la volonté) ne pouvant être qu'une des facettes de résistance et de censure au principe de plaisir, mise en place par l'inconscient.

L'expansion, quant à elle se traduit in fine, tant par la découverte de l'étendue des ramifications des implications de la dimension du désir chez le sujet, que par sa capacité à s'expander lui-même. Non pas dans une dispersion qui l'éloignerait d'un centre, à savoir ce « je » en construction, mais d'une expansion qui le qualifie, dans la reconnaissance des mécanismes pulsionnels. La pensée analytique pourrait être qualifiée de pensée en expansion dans le sens où elle s'attache à mettre l'accent sur ce qui échappe et semble insaisissable plutôt que sur la rassurante tranquillité des sentiers connus. Cette pensée sait s'interroger sur elle-même, comme le fait d'ailleurs le mouvement transfert/contre-transfert. Avec la démarche analytique, nous pourrions dire, à la suite du fondateur de la psychanalyse : « ça » fait mal, où le ça est bien entendu le champ pulsionnel, que nous nommons le double en Analyse globale, pour bien signifier par là, que ces forces modelantes et démodelantes de l'inconscient, « doublent » le sujet. Dans le sens où elles le naturent et le dénaturent à la fois. La dialectique qui mène de la démarche analytique à la cure analytique semble être celle du chaos et du flou. L'entrée en analyse relève bien du chaos, dans le sens où le sujet s'instaure dans une logique de pénétration et d'absorption. Pénétration, comme on pénètre dans un univers obscur, inconnu, qui relève des représentations les plus confuses et mystérieuses, ce qui, au demeurant semble être de la nature même de l'inconscient. Absorption, comme on absorbe en se pénétrant au cœur de sa libre parole, des révélations les plus sujettes à acceptation.

Autant de sujets, autant de raison, où souvent la raison d'ailleurs n'a point de place, pour qualifier la motivation à s'insérer dans une démarche analytique, comme on s'insère dans les jeux et scénarii d'un champ familial. Une excessive dureté d'un symptôme apparent peut expliquer la venue en analyse, tout comme elle aurait pu d'ailleurs dissuader le sujet, par les lois de résistance et de censure de l'inconscient. Peut-être même une certaine prise de conscience de traumatismes récurrents et de la nécessaire explication à la compréhension des causes à apporter. Il subsiste dans la pensée du souffrant, l'idée que la reconnaissance des origines du mal, le libérerait, comme par magie cathartique, de ses affres. Il n'est pas d'unique origine des troubles, et de ce fait il n'est pas question de retrouver le ou les origines. Car celle-ci ou celles-ci sont connues en analyse, et ce bien avant même l'entrée en analyse, car il s'agit de l'inconscient, lui-même. L'inconscient, par ses mécanismes pulsionnels, par son champ de l'expression du désir, par sa balance principe de toute puissance et pulsion d'auto conservation, bâtit une trame de perturbation qui « résonne » en la psyché du sujet.

La cure analytique ne se perd pas à chercher un inconscient, qui ne peut que se jouer de la volonté d'appréhension, car il semble n'exprimer que le désir de préhension (je vous renvoie à l'étude de la toute première jouissance). La cure analytique, dans le fait qu'elle pose la scène de la présentation de la psyché, devient une trame du chaos. Le chaos est le mécanisme profond et essentiel de la psyché, comme la nature du désir, la nature des conflits identitaires dans la plus ou moins grande balance différenciation/ morcellisation. Apothéose de chaos, où l'analyse montre au grand jour que la pathologie n'est que l'expression d'un déplacement (comme pour la phobie d'un animal qui cache la pulsion libidinale de l'enfant au parent).

Si la démarche analytique sous-tend, mais aussi introduit la cure analytique, par le corpus théorique et méthodologique qu'elle pose et qu'elle canalise, elle n'en reste pas moins étrangère à la scène analytique.

En effet, le corps théorique de la pensée analytique ne peut qu'accompagner, mais jamais se substituer à la relation même qui s'instaure entre l'analysant et l'analyste. Il n'est pas question d'espace de formation ; l'analyste n'est pas un maître, un donneur de leçon. Bien qu'il soit de par sa fonction et la nature de ce qui se joue, un donneur d'histoire, l'analyste ne forme pas le patient, ne le déforme pas non plus. Par ce qu'il est porteur de la pensée analytique, il favorise le sujet qui se remet à lui (où lui, n'est pas l'autre, mais la partie confisquée du sujet, au sens du refoulement. Il devient alors possible de nommer cette part du sujet qui se reprend à lui-même du terme de l'«Autre». Le transfert devient en quelque sorte la surface d'impression à l'expression de l'Autre. La scène analytique favorise l'appropriation de la dimension du désir, en bâtissant ce qui a pu être réduit ou en sommeil, à savoir le «je». Quand une certaine forme de transfert s'éteint, la relation analytique prend la forme d'une nouvelle dimension celle de la fin de l'analyse. La fin ne l'analyse ne relève ainsi pas de la démarche analytique, mais uniquement de la cure analytique.

« La t'être et le corps »

Ce qui « fracasse » dans le fracas des surenchères sur l'image du corps à laquelle notre société s'abandonne, c'est peut-être ce qui justement s'inscrit dans la logique du manque au désir, ou du moins dans sa version la plus accessible, le manque au corps. Cela pourrait être paradoxal de dire comme je le fais ici, que le corps semble être le grand absent, alors qu'il parade sur les affiches de nos villes et de nos campagnes et qu'il fait la une de nos médias dans les propos quasi hystérisés sur le poids, sur la silhouette, sur les diverses parures. Ce n'est pas le corps qui est présent dans ce déballage d'informations et de pressions aux vues des normes sociétales, mais bien au contraire, c'est le manque qui se présente dans la lumière de l'aveuglement. Le manque en désir qui s'insinue dans les affres de la boulimie et de l'anorexie ; le manque à une subjectivisation du moi, peut-être mal enracinée dans l'histoire psychique des protagonistes. Le corps qui se livre à un voyeurisme de rue par médias interposés, le corps qui est livré à l'opprobre d'une opinion publique quand il s'agit d'a-normalité référentielle - ce petit a se réfère vous vous en doutez bien à l'objet autre – n'est que le corps du manque, celui qui se masque sous les perversités du refoulement. Que ce soit la silhouette du mannequin, d'ailleurs le plus souvent retouché selon le bon plaisir d'une toute-puissance en jouissance à peine cachée, que ce soit les campagnes à vocation de santé (physique) pour un corps débarrassé de ses excès de poids (et peut-être même de jouissance absolue), le corps se livre à la connaissance de tous et toutes dans la plus parfaite manifestation du déni. Le déni étant ici celui de ce qui se joue - en vrai - au sein de la psyché ; mais tel n'est-il pas le rôle des informateurs de nous en-former, dans des formes qui se livrent aussi à eux dans leur toute bonne foi. Et pour entendre ce qui se joue au cœur de la société des hommes, il se convient d'en revenir à ce qui est joué au cœur de la psyché, à savoir la confrontation entre ce qui est du corps et ce qui se fait du corps du fait de l'être, au sens du sujet s'instaurant sur la scène du je.

Ce qui est du corps est installé dans les premiers moments de la vie par le principe de limite ou de dimension prématuée. En ce sens où le corps de l'enfant d'homme à l'inverse d'autres mammifères connaît une longue et lente maturation des capacités et potentialités physiques et aussi psychiques. La dépendance d'une source extérieure de nourrissement, de protection, d'acculturation est nécessaire et indispensable, à sa survie et à la poursuite de son grandissement. La dimension de l'autre s'impose comme principe de réalité à la conservation de la vie, avant qu'elle ne s'impose comme dimension d'objet au sens de destination pulsionnelle. L'omniprésence du corps est flagrante tant d'un point de vue de sa croissance et des acquisitions qui s'y opèrent chez l'enfant d'une façon quasi quotidienne, et aussi du point des vues, qui d'ailleurs ne sont pas toutes en vues directes, des mobilités psychiques. Il ne s'agit plus tant que des capacités physiques qui s'échafaudent au fur et à mesure des progrès neurophysiologiques, mais de leur pendant ou perdants en terme de refoulement, et par conséquent ce qui se joue en-corps de l'inconscient. L'en-corps qui se veut être le pendant psychique du corps, connaît toute une série de phrases de développement. Phrase au sens où des paroles seront posées ou non sur les différentes phases de structurations psychiques ; comme la castration mammaire, le stade du miroir ou bien encore l'intégration du rôle symbolique du Père et l'instauration du complexe de l'Oedipe.

L'indicateur de la croissance de l'en-corps ne sera pas comme pour le corps matériel, l'élaboration d'une fonction physiologique plus spécifiée ou adaptée ou bien encore d'une acquisition motricielle nouvelle. Mais passera par l'observation et l'identification de tensions, voire de conflits dans ce qui mène le sujet à corps de fonctionnement avec l'autre, à savoir dire, en des années plus tard sur la scène analytique, ce qui est de « ça fait mal », ou « ça fait plaisir ». Les deux expressions installent la dimension du désir que véhiculait l'en-corps, dans ce qui se jouait en termes de plus ou moins grande maturation de la subjectivisation de l'être. La démarche analytique contribue à mettre en œuvre la lecture d'une quasi traçabilité du refoulement dans ce qui se fait jeu en relation d'un va-et-vient intérieurité/extérieurité autour des mouvements psychiques afférents au corps. Le quantum de satisfaction lié par exemple à la succion lors de la tétée pourrait être mesuré aux diverses mimiques que produit l'enfant au sein, ainsi qu'à ses réactions de relâchements jointes à une satisfaction évidente. À condition d'envisager la satisfaction évidente, non plus seulement en terme d'enfant rassasié, donc satisfait sur le plan de la nourriture, mais d'une celle faisant référence à ce qui se pose dans le champ d'une satisfaction d'une subjectivisation en élaboration. Il se nourrit physiquement du lait maternel, il se remplit par la possession du sein d'une relative possession de la mère, et par ce moment de contact de corps à corps et d'en-corps à en-corps ; il s'alimente au désir désirant de la mère. Fusionnant peut-être en ça là avec la partie la plus refoulée de sa mère, à savoir, le désir de re-possession du phallus, et ce jusqu'à devenir, sans qu'il soit conscience ce cet être qu'il ne peut nourrir, le phallus de sa mère.

Le corps physique indique, marque et distille la satisfaction liée, entre autres aux zones érogènes, libératrices de l'observance de l'avancée libidinale de l'enfant, qui se par-est sur la scène d'une intrusion maternelle. Lourde de conséquences psychiques, si elle s'accommode de la forclusion, mais indéniables en terme de trame de survie physique pour l'enfant. Comme si la structuration de la maturation des processus physiques et des acquisitions d'indépendance et d'autonomie ne pouvait que s'élaborer sur un substrat de limitation ou de vacillement de la structuration identitaire de l'enfant. La mère protège son enfant pour lui permettre de vivre, elle le réchauffe, elle le nourrit, elle le soigne, elle lui accorde sa présence, son attention. Toutes ces qualités et qualifications afférentes la conduisent à être parée du terme de « bonne maman ». Or dans le même temps, qui n'est plus celui de l'éducation ou des soins du corps, ni même de l'attention et de l'affection, s'étage une série de « quelque chose » qui va occasionner pour l'enfant, et ce en dehors de sa stricte volonté, des processus en refoulement. La complicité de l'enfant avec la mère et l'emmèlement des

désirs installent progressivement l'apparition de l'objet autre, au-delà de sa réalité tangible ; mais bien comme symbolisation d'une spécificité de relation de deux corps et de deux en-corps.

La différentiation d'avec la mère, puis ensuite la différenciation sexuelle introduisent l'enfant dans sa capacité à se bâtir comme sujet être. Situation où le corps joue le rôle d'une interface modélisante et révélatrice des enjeux et directions pulsionnels. Dans la fougue de la pulsion et de son corollaire de recherche de libération de tension, l'enfant est poussé à faire de l'objet autre sa nouvelle réalité de fixation. Ainsi dans un mouvement pendulaire, il quitta le corps de la mère, pour s'identifier comme sujet différentié, en affirmant son essence subjectivale de sujet être, pour revenir plus tard, sous les affres de la libido à retrouver en dehors de lui-même l'objet d'une fixation/libération des ses tensions. Certes, il n'accomplit pas ce périple psychique seul, ce chemin est jalonné, de l'intégration de la castration, de l'acceptation du rôle symbolique du Père par la mère, de l'appropriation consciente chez l'enfant de ses réactivations érogènes, de son immersion dans le symbolique, par le stade du miroir.

Dans une ligne temporelle accumulante, il naît en corps, il se fonde dans un a-corps avec la mère, il se libère de la partition de l'indifférenciation pour s'élaborer en corps libido de l'Oedipe à la génitalité. Ainsi il quitte le corps de jouissance absolue, pour tenter d'y revenir notamment avec la sexualité, et la gestion de l'objet autre. Mais les failles de sa structuration identitaire, par les faiblesses, et de la Loi du Père, et de l'omnipotence d'une mère réfractaire à l'intégration/acceptation de son état de femme manquante (de celle qui ne possède pas le phallus, et ce même avec l'enfant au sein...), peuvent le figer quasi temporellement dans une appropriation du corps qui l'éloignerait d'une gestion de l'en-corps.

L'en-corps ne se veut être que ce qui peut favoriser à l'exploration, dans le champ analytique du ratio être quand il est question de corps. Ainsi il n'est plus uniquement parlé de corps de corporalité, ni même d'image du corps. Et que celle-ci soit d'ailleurs dite consciente ou inconsciente, ce qui va conditionner l'éventualité d'une conduite problématique en terme de souffrance psychique et ce jusqu'à nommer de la névrose dans le sens le plus freudien qui puisse l'être. Et tel est bien ce qui nous intéresse en ce moment, à savoir ce qui est de l'être dans ce qui se parle ou non en terme de corps.

L'expression titrale: «La t'être et le corps» nous induit donc bien dans une tripartie directionnelle, à savoir que l'intégration du corps se stipule dans une logique où l'objet autre – représenté ici par le t' - s'articule avec la plus ou moins grande identification/ appropriation avec le sujet se sachant et se faisant être. Ainsi le concept didactique de l'en-corps peut-il favoriser la compréhension des mécaniques psychopathologiques, dans lesquelles s'insinuent le corps et ses extensions. Il serait possible ainsi d'entendre la difficulté à son image corporelle, par une fracture lors de la construction du stade du miroir ou dans la faiblesse résiduelle d'une mère refusant ou traînante à accepter le Père symbolique pour son enfant débarrassé ainsi de ses projections phalliques. Il faudra entendre lors des séances ce qui se dit autour du corps, autour des paroles dites jadis sur ou avec le corps (celui du sujet, celui des autres). Il faudra laisser l'analysant se perdre dans les paroles de plaisir ou du non-plaisir pour y lire, ou sens d'interpréter, le manque à la Loi du Père, le manque et encore le manque, présent ou absent, mais toujours identifiable par les séquelles identitaires. Séquelles de structuration du sujet se reconnaissant comme tel dans le sens où il s'affranchit en conscience des «n'être »pas complètement à lui-même.

À l'affirmation péremptoire des psychothérapies dites humanistes des années soixante-dix, affirmant que le corps ne ment pas et qu'il parle en place du sujet, les psychanalystes ne peuvent qu'inviter les désillusionnés de Freud, à reprendre leurs tablettes sur l'hystérie, ou sur l'illusion des messages du corps dans les névroses phobiques et névroses de contraintes.

« Place du désir en analyse »

Parler du désir c'est avant tout parler de ce grand absent, qui échappe, presque par définition à la conscience. Parler du désir ou de désir semble, d'un premier abord de l'ordre de l'incongruité, tant est de l'ordre de la non accessibilité ce concept, ou plus exactement, ce revenant. Il n'est pas possible de mettre en mots ou en une parole ce qui échappe justement à l'ère de la parole. Le désir ne peut se dire, car il n'appartient pas à la sphère de la conscience, et donc à ce qui se pose de l'accès à la mise en mot de ce qui peut être connu ou reconnu. Parler du désir stipulerait que le locuteur soit en possession d'une expérience conscientisable de ce sujet ; à savoir l'origine du ou des désirs, les formes d'expression du dit désir et ainsi que ses finalités, et pourquoi de sa fin ou de sa mort. Mettre en mot, passer de la pensée à l'expression de cette dite pension, présuppose un processus mental impossible quand le sujet à traiter échappe à la conscience du sujet qui souhaiterait émettre un discours. Ne nous fions pas au changement de sens qu'a connu ce vocable de désir, en ce changement qui le fait exister dans le champ de la conscience, et devient en quelque sorte un synonyme d'envie, de recherche, et ce dans le cadre de la sexualité. Ne dit-on pas : « j'ai du désir pour toi, ou bien encore, « je ne ressens plus de désir pour cette personne ». Dans ces deux expressions de la vie quotidienne, il n'est pas question du désir analytique ; même s'il était possible de «débusquer» du désir dans ces locutions. Avec le mot « débusquer », il me semble que se pose à nous la qualité même du désir, à savoir ce qui relève de l'inconscient, et ce qui de ce fait nécessitera une démarche, un processus d'extraction, de mise en interprétation. En mot, parler de désir c'est déjà parler de la démarche analytique qui procède à la réappropriation de ce qui échappe à la conscience, et ce dans un cadre bien défini, qui est celui de l'Analyse globale.

De ce fait, il n'est pas possible de définir le désir, ce qui supposerait pour parvenir à la maîtrise de cette démarche méthodologique, de pouvoir accès à l'intégration d'un sujet que l'on prétend vouloir cerner... Le désir ne se définit pas, car il n'est pas, la plupart du temps, reconnu comme tel, par le sujet. Le désir ne s'installe pas dans le champ du discours, sauf peut-être celui d'un académisme d'enseignement, mais bien au contraire il se révèle après le processus d'identification du ou des signifiants qui s'établissent à l'identification de l'analyste lors de l'écoute du discours de l'analysant. Ainsi l'analyste ne parle pas du désir ou de désir, mais il entend ce qui relève du désir dans la parole du patient, qui, lui-même, le plus souvent n'identifie pas la nature exacte de la teneur masquée de son propos. Il y a de l'opération de détective dans l'examen et l'identification des indices que le sujet peut fournir, et ce à son insu. Si le désir relève du mystère, il n'en appartient pas moins à ce qui est de l'ordre de la pulsion. Même si la pulsion appartient, elle aussi à ce qui échappe à la conscience. L'inconscient se verrouille de lui-même quant à ses forces qui le composent ou l'animent. Et de ce fait, en tant que tel, il ne sera pas, pour nous d'une grande utilité dans l'identification de ce concept de désir.

Ne cherchons plus à comprendre ou à définir le désir, car ces actions ne sont pas possibles ; mais attachons nous bien au contraire à entendre dans le discours de l'analysant ce qui relève de ce champ pulsionnel si spécifique. Ainsi nous posons le cadre spécifique et unique de l'appropriation du désir, à savoir l'espace analytique, entendu comme l'espace de la cure. C'est justement ce cadre donné et les forces qui l'animent (transfert, signifiant) qui permettent de mettre en mot, ce qui par essence appartient au silence, à savoir le désir.

Il y a du dire de désir dans les paroles du consultant, ou moins en ce qu'elles sont perçues comme pouvant extrudées du sens de désir, et ce par la lecture si spécifique qu'en fait l'analyste. Il ne travaille pas sur un propos qualifié de désir par le consultant, mais il intervient en démarche de relecture d'un propos où peut s'embusquer du désir. Il n'a pas loin à dire que c'est l'analyste qui redonne vie au désir du consultant, en l'extrayant, de la gangue le plus souvent opaque des propos racontés. Prenons l'exemple d'un consultant qui livre à l'analyse le récit de ses déboires conjugaux,

dans le sens où ils amènent chez la sensation de ne plus maîtriser, ni sa place d'homme, ni même sa relation tout simplement avec le contrôle. Il vit la confrontation avec la défaillance érectile comme une insupportable sensation de dépossession, et comme la confrontation directe avec son impossibilité à correspondre à ce qui serait de l'ordre de l'attente de sa compagne (du moins le pense-t-il le plus souvent de la sorte).

Dans ce récit d'impuissance, se révèle en fait, au-delà de ce dire, qui n'en présente pas moins importance, la révélation d'une trace d'un manque à désir, celui de la toute-puissance. L'impuissance érectile pénienne en traduit une impuissance plus déterminante pour le sujet, et d'autant plus significative qu'elle se situe au carrefour du refoulement. Car l'impuissance en désir n'est pas celle de la difficulté au coït, mais en ce sens où elle réactualise un désir refoulé, celui de la possession de la mère. Et peut-être même plus fondamentale, encore, le désir d'égaler et de surpasser le père, par la possession d'un pénis grand (comme celui du père). Ne plus pouvoir posséder son érection, à l'âge adulte, le repositionne dans l'archaïcité d'un trouble, passé, celui de tenir front au père. Adulte non érectile, il redevient enfant soumis à la domination du père, et à sa destitution de candidat potentiel à sa succession. Cet exemple peut nous montrer combien le désir est absent en conscience du verbe du consultant, mais combien il est fait revenant, par l'interprétation de l'analyste.

Celui-ci se tient à l'affût, pour identifier ce qui doit être dans ce qui est du dire de cet autre si particulier à lui. C'est notamment le déroulement de sa propre analyse qui a permis à l'analyste de pouvoir s'extraire de ce concept « l'autre » ou l'objet a. Dans sa propre rencontre avec son histoire de vie et de ce qu'en a pu lui retourner, au sens de mettre à jour la face cachée des dires, l'analyste s'est extrait des pièges de la relation, à l'objet a. La pulsion, comme énergie psychique tendant à la recherche et à l'acquisition de la satisfaction, ne peut que se prévaloir d'une quête de l'autre, portant de la représentation d'une libération de la tension et agent réalisation de l'orientation au plaisir. L'objet a devient la symbolique de tous ces autres porteurs d'une satisfaction en réponse libératoire aux pulsions. Le désir, ou du moins sa recherche inconsciente après la frustration de la toute première jouissance absolue (la première rencontre avec le désir désirant de la mère lors de la première tétée.) n'est que suite répétitive et obsessionnelle pour revivre ce qui ne peut pas l'être, à savoir la primauté de la toute première fois. Ainsi la plupart des comportements d'un sujet à l'égard des autres est conditionné, au sens de déterminé par le principe de compulsion de désir. Mais bien entendu sans que le sujet n'en possède la moindre appropriation consciente. Je me permets une parenthèse ici, pour signaler qu'il faut peut-être voir dans ce constat quasi déterministe, l'explication de la farouche volonté négationniste des opposants à la psychanalyse. Il est toujours difficile d'admettre et de reconnaître son impuissance. Mais n'est-ce pas là justement le rôle de la démarche analytique que de donner le cadre à la reconquête d'une plus grande maîtrise de son histoire psychique. La pathologie, au sens psychique, peut de ce fait se révéler comme un déplacement névrotique, d'un réel atteint, mais non conscientisable, à un autre réel (le trouble) lui accessible, mais devant être relu à la lumière d'un système décodant, qu'est l'Analyse globale.

Si le désir est donc bien difficilement lisible dans son premier abord, c'est par la lecture et la relecture de l'objet a que l'analyse va procéder pour atteindre ce qui fait sens en terme de conflit pulsionnel. L'analysant parle et se parle dans son propos qu'il offre à l'écoute. Il met sur la scène de la cure analytique les fondements de ses relations avec le monde des autres et de ce qui se joue pour lui, et donc en lui (en terme analytique). Au-delà du récit, ce qui importe en terme d'accessibilité à l'inconscient c'est la gestion du transfert. Le transfert est la scène privilégiée, et pour ne pas dire unique de l'expression du désir dans le cadre de la cure analytique. Le transfert installe à l'insu de l'analysant, la réactualisation de comportement psychique, où il est possible et loisible de lire en désir. L'analyste n'est pas identifié au père ou à une forme de l'autorité, ce qui stipulerait pour le sujet en analyse la démarche volontariste de produire du transfert, en sens de transposition. Le

transfert n'est pas une transposition de ce qui n'a pas pu se faire dans le passé psychique du sujet. Il est tout au contraire la matérialisation, au sens de modification de ce qui n'était pas accessible et qui le devient, comme dans un processus magique. Mais là, il n'y a pas de magie, si ce n'est celle de l'inconscient qui se révèle. Mais d'une révélation codifiée par la nature même de la scène analytique.

L'expression conscientisée d'un désir ne peut être possible, sauf à passer par le filtre de la situation transférentielle. La personne de l'analyste, la nature des liens qui s'y tissent opère l'installation de réactivation, non d'un vécu, mais de l'absence en conscience. Pour fuir le déplaisir, les éléments pulsionnels de désir vont se trouver non accédant à la conscience, mais vont se trouver dans ce qui est de l'ordre du refoulement. Sans même obligatoirement, un geste ou une parole de l'analyse, l'analysant va lui, se trouver en situation d'expérience du transfert. La personne de l'analyste, de par sa fonction et sa posture professionnelle implique une somme de représentations, tournant autour des symboliques, du pouvoir, du savoir, de la toute-puissance. L'analyste n'est-il pas celui ou celle qui a terminé son analyse, qui est sorti de la dictature des conflits et des mécanismes de défense. Ces éléments qui activent la représentation ne peuvent que déclencher les mécanismes du transfert. Inconsciemment, l'analysant peut vouloir plaire à son thérapeute, comme jadis il le voulait envers le parent de sexe opposé. De la même façon, il peut souhaiter (je pourrais ici dire désirer) donner à son analyste une bonne parole, comme jadis il donna de bons « boudins fécaux » à sa mère. Il peut aussi attendre que se renouvelle la sensation de satisfaction après une « bonne » interprétation, comme encore une fois, jadis avec la jouissance première.

Le désir comme l'inconscient vont se mettre en scène, en lumière de parole tout au long du processus de la cure analytique. Le transfert devient alors une voie (ou voix) royale pour la réappropriation de l'histoire personnelle. Le désir existe certainement en dehors de l'analyse, mais c'est dans ce cadre que nous le reconnaissions et que nous pouvons l'utiliser. Tout en veillant à ce qu'il ne s'utilise pas de nous, et là nous serons amenés à parler de contre-transfert, ou de réactivation du désir désirant.

« Du Père ça perd »

Ce n'est pas, ni la place, ni la fonction du père qui sont en jeu dans l'évolution moderne de la famille, mais bien celle au contraire du Père. Avec l'évolution progressive et successive d'une régression quant à l'autorité du père, la dimension symbolique s'en trouve mise au ban d'une accessibilité aux fonctions de castration, en un mot celle du Père ou plus exactement à la suite de Lacan du Nom-du-Père. La déclaration révolutionnaire des droits de l'homme qui fonde l'absence de toute référence aux devoirs et ensuite les dispositions d'abandon de l'autorité parentale (1970), a contribué à une maternisation de la loi, quant aux relations avec un enfant. Ne serait-il pas possible de s'interroger sur le sens d'un enfant laissé dans une relation de jouissance avec sa mère du fait d'un père, relégué au rang d'un père presque comme une femme et non plus en disposition d'incarner la posture du Père. La fonction paternelle se vide de toutes ses réalités, tant réelles que symboliques ; autorité au coeur de la quotidienneté du vécu familiale, que par sa justification et sa nomination légale. Ainsi, plus les femmes et les enfants auront des droits renforcés, et plus la place du père sera affaiblie. Il incarnait la puissance et le pouvoir ; il était le porteur symbolique des insignes phalliques. Certes, ne mettons pas de côté les dénis de la place de la femme, par son infantilisation, période, au combien plurielle d'une crainte de la femme et de sa force spécifique. Mais l'inversion quasi totale, ne peut être, elle aussi que nuisible à la structuration psychique de l'enfance, tout en tressant les lignes d'une compréhension des dérives sociologiques du jeunisme et du déni de la loi.

Le cadre de la toute-puissance de la mère s'impose par l'acte même de la jouissance qu'elle impose à l'enfant, et qui la place en nourricière du réel, l'alimentation, les soins portés, mais surtout en nourricière du symbolique par son installation dans le « jeu » du désir désirant. L'enfant se gave et se perd dans cette relation, qui ne peut que lui apparaître, dans l'état de virginité de son psychisme, que comme la béatification de sa toute-puissance pulsionnelle. Dans ce stade de l'oralité dévorante, d'un nourrisson se nourrissant du sein et surtout du désir de la mère ; et d'une mère accomplissant l'acte incestueux, sur le plan symbolique, d'une tentative de recomposer l'angoisse archaïque du manque phallique. Dans une mise en scène caricaturale, la mère incomplète de son manque du phallus, rejoue le désir désirant, non plus sur la personne symbolique du père, mais sur celle vulnérable de son enfant. Comme la Gorgonne de la Mythologie grecque, celle qui change en pierre tous ceux qui croisent son regard, la mère des temps actuels semble figer le père de l'enfant dans une destination qui ne le mettrait pas en obstacle à son projet (certes inconscient, mais projet tout de même), d'un véritable cannibalisme en jouissance. Le père materne, devient un homme comme les autres, presque comme une femme, se trouve ainsi castré de sa fonction symbolique, à savoir d'être justement celui qui seul, peut poser la Loi de castration. Seule Loi qui permette à l'enfant de sortir de l'indifférenciation jouissive à la mère, pour le faire entrer dans l'espace de l'objet autre. Pour accomplir « sa mission psychique » véritable excalibur d'une mission de quête de la non-relation d'inceste, le père a besoin de se reconnaître en lui et par la société comme identifié et identifiable à cette symbolisation du Nom-du-Père. Il n'est pas que le papa qui câline et qui seconde la mère, mais il est en essence celui qui, porteur de l'image symbolique du phallus, doit castrer la mère de son désir désirant avant de pouvoir opérer la menace de castration sur l'enfant.

À la période oedipienne, comment le garçon pourrait-il se retourner vers son père, puissance castratrice et possesseur de la femme-mère, s'il n'a pas accompli auparavant son positionnement de Père. Il semble se devoir de dire que pour incarner la dimension de Père, il doit se faire limite à la seule réalité de père. Comment nommer ce Père, réduit comme père, par les lois de la société, investi par la mère dans un rôle de subordonné ou de subalterne, réduit pour canaliser sa « menace » de porteur de phallus. Réduit à devenir un « papa-poule », pour ne plus avoir à être le mâle d'une femelle qui se désire s'oublier dans sa fonction d'ogresse maternelle. La mère se doit de demeurer dans l'exclusivité de l'exclusion de la femme si elle persiste à se vouloir (en inconscient), dans sa jouissance du désir désirant. Revenir à l'état unique de femme, serait accepter, le manque du phallus, et ce malgré l'illusion de l'enfant-phallus. Traduisant, peut-être une symptomatologie préoedipienne, la mère se fixant à son objet de jouissance, en la nature de son enfant, en fait et place d'un objet de jouissance postoedipienne, comme le serait son conjoint et partenaire d'une sexualité génitale. Dès lors, le père exerçant sa fonction de Père concourt à sortir l'enfant de la dévoration maternelle, à lui garantir une accessibilité au déni de la toute-puissance en jouissance, gage de sa maturité psychique et sociale ultérieure.

La société moderne offre aussi d'autres éléments susceptibles de pervertir la fonction symbolique du Père, comme la possibilité donnée à la mère de transmettre son nom à son enfant. Au de « ça » d'une reconnaissance d'égalité de la femme vis-à-vis de l'homme, il s'agit bien en fait de faire perdurer, certes involontairement, la persistance du fait d'inceste. En perdant son nom de jeune fille, la femme mariée abandonne en fait le nom de son père, pour devenir la femme non plus du père, mais la femme d'un homme autre, la sortant ainsi de l'inceste paternel. Donnant son nom de père à son enfant, elle revient sous le joug d'uninceste paternel et place son enfant dans une errance de lignée transgénérationnelle, où son fils devient en quelque sorte son frère symbolique. À ce moment-ci, il n'y a donc plus de place pour la fonction de Père que devrait occuper son conjoint, géniteur de l'enfant ; il devient ainsi comme le prince qu'on sort.... Il est d'un Père qui perd sa fonction et sa réalité opérationnelle au bénéfice d'une mise en action de la toute-puissance en jouissance, ici sous le visage déformé d'un matriarcat tentaculaire qui veut se parer d'une façade

d'égalité. Que dire aussi de ces enfants nés de pères inconnus, où seul de leur géniteur subsiste une somme de spermatozoïdes transmis (fécondation post-mortem) dans une procréation recomposée en éviction définitive du Nom -du-Père. Le père est réduit à ses spermatozoïdes ou à son ADN, autant dire que sa fonction est superflue; sa parole est lettre morte, la mère pouvant seule, parler à son gré. Si le père réel est absent ou rendu absent par la non-identification de la mère à sa vraie nature de femme génitalisée, ne faisant pas de son conjoint le destinataire de son expansion en jouissance, l'enfant ne sera que perdu dans les limbes d'une maternance enfermante et réductrice.

Il semble bien que la confusion entre la volonté d'une émancipation de la femme auprès de la toute-puissance sociale de l'homme se soit confondue avec une éviction d'un fondement symbolique de la construction psychique. La femme émancipée socialement à côté de l'homme, et qui prolongerait sa propre conquête de puissance, cette fois dans le domaine de la relation à l'enfant, ne contribuerait en fait qu'à engendrer extinction même de la puissance phallique. Et ce en la confondant avec la domination masculine, qui ne peut se confondre avec la domination du Père, nécessaire à la double castration ; celle de la mère pour y réveiller la femme, et celle de l'enfant pour le conduire sur le chemin d'une dimension libidinale libérée de la tutelle matronique. Un enfant laissé dans une relation de jouissance avec sa mère, croit qu'il possède ce qu'il faut pour la combler. Il ne rejettéra la mère, au moment de l'Oedipe, que pour l'objet du père, le phallus – le pouvoir.

« Du Père ça perd » = [Nom-du-Père / mère enfant phallus] Δ parole

** ∇ : étant l'opérateur qui mène la mère à la Mère comme installation de l'en jouissance.

** Δ : étant l'opérateur qui marque ce qui des signifiants à la parole.

Telle serait l'équation de la fonction symbolique d'un père se faisant Père par la puissance de la parole, celle de la mère qui retrouve son amant en génitalité et le nomme en tel et comme tel, et celle de l'homme qui pose la castration – ou non – et dans ce cas l'assertion « Nom-du- Père » = vide et l'assertion « Du Père ça perd » devient pleine. Signifiant par là , que les limites à la toute-puissance de la jouissance sont en installation et tendront au renforcement psychique.

« Quand le phallus s'est - ça parle »

Alors d'un « çallus » aurait presque pu faire, en ce terme de lapsus, un dire se disant sur l'autel de la scène analytique, quant il est de question de ne pas pouvoir parler ou se parler quant à ce qui est en instance silencieuse du rôle de la mère. Tout aurait bien pu commencer, par le récit d'une souffrance actuelle, ou qui se semble et s'assemble comme telle. Un patient, en cette visite à lui s'accomplissait dans l'espace d'une séance de psychanalyse, se raconte de ce qui ne le pose pas, du moins en sa convenance et peut-être même en sa jouissance, quant à sa capacité de mettre en mot ce qu'il ressent et ce qu'il ne peut pas ou plus accepter en son coeur de couple. Car telle est la scène posée, celle d'une confrontation à lui imposée, ou par lui en terme de ses manques posés, au sujet de sa compagne, à laquelle il ne peut poser de limites quant à ses intrusions dans ce qui lui apparaît, au fil des séances, comme étant son territoire de vie. Si territoire de vie se pose, il s'y voit répondre, comme dans le miroir d'hier structurant sa subjectivisation naissante, en d'un seul terme – l'envie. Il n'est pas venu se plaindre, mais sa plainte est celle de l'absence de toute plainte destinée à celle qui nomme sa compagne, mais qui se voit nommée du vocable de « mère » réinvestie par la voix monocorde de l'analyste. Pourquoi donc lui fournir autre parole que celle monocorde de la mère, qui le lie et le structure depuis l'enfance dans un espace plein, qui ne peut se nommer aujourd'hui que par la cordée nouée d'un manque. Et que ce dit manque – dit des mots de l'analyste – remplit de l'absence de la fonction symbolique du père ; ne produisant en ce sujet, qu'une part en production du phallus. Et il continue ce sujet, qui n'en est pas moins homme au sens de la génétique et de l'apparence générale. Mais il s'en va et vient tout autrement quand il se penche et s'épanche sur ce destin de soumis à cette femme, qu'il désire tant, qu'il redoute tout autant, dans ces colères et

dans son attachement à l'enfermer dans une surveillance, qui régale le terme de jalousie. À l'abri, dans ce cadre analytique, non soumis, en dehors de tous ces mots et ses maux qu'il accumule au fronton d'une symptomatologie de défense et de déplacement, il parle, lui qui ne « s'est » que dans le taire de toute affirmation d'autonomie. L'invitation, voire l'invocation à la libre association de parole, est ici une véritable offrande à la proposition normative instituée jadis par Sigmund Freud et au combien pertinence dans le toujours, présent de cette actualité d'une ouverture aux méandres d'une psyché confisquée.

Il parle notre sujet, qui pourtant au vu et en vue, faille à n'en plus se définir des Noms-du-Père. Qu'il est temps temps de mettre en jour les chaînes de signifiants qui semblent s'aligner comme autour de palanquées d'un vieux filet d'une pêche, celle à ce mot de mère se substituant à celui de femme dans le récit d'une envie - pour ne pas dire ici désir - de colère contre celle qui partage sa vie au présent. Mais d'un présent qui s'emmaille et se démaille d'un désir, celui de la mère, à qui il laisse ou se laisse emprisonné. Certes, il n'est plus le petit enfant d'une mère dévoreuse de désir, où celui-ci ne fut certainement que peu remis en cause, par un père réel phallisant son fils d'une instauration affirmée et instaurée de sa fonction symbolique. Son état d'enfant légèrement prématuré, s'ajoutant à la dimension prématurée de petit d'humain dans la chaîne d'évolution des mammifères, ne pouvant que l'offrir en une pâture alléchante au sein d'un gynécée fusionnel et dévoreur d'espace. D'un père, présent au quotidien, mais dans le maintien d'absence par le dire de reconnaissance de la mère, ne le faisant par son destiné spécifique et privilégié de son désir, il ne pouvait qu'en être maintenu dans une qualité d'enfant phallus, en ce terme pour la mère. De sa dépossession de jadis d'une phallissation s'accomplissant par le manque, elle semblait en mère de notre sujet, se réactualiser en ignorant ou rejetant ou déqualifiant, la dimension même de sujet manquant (du pénis et du phallus) qui certainement lui aurait permis de donner corps à la fonction symbolique du père, en reconnaissant l'homme pour le destin qui est sien, en cette occasion, à savoir d'être le support et non son enfant de son désir. Rejetant certainement (ce n'est pas elle que se trouve au coeur des séances analytiques, même si elle en demeure le coeur), l'homme – pénis d'un désir génitalisé pour un enfant phallus dévoré de ses refoulements passés.

Si la castration symbolique fait naître le « sujet » en ce que celui-ci doit renoncer à la jouissance absolue de l'autre au profit d'une jouissance médiée par la parole – alors notre sujet, n'en est pas totalement un de par les carences de sa structuration psychique. Il semblerait qu'un « tout » ce qui fait différence et qui permet à l'enfant de se sortir de la relation duelle à la mère, ne fut pas. L'enfant se raccroche à l'identification au phallus, c'est-à- dire au désir de la mère, comblant ainsi le manque de celle-ci. Il découvre, plus ou moins, qu'il manque quelque chose à l'autre - le grand premier autre, la mère – et par conséquent, aussi à lui-même. Cette nouvelle épreuve, de « s'avoir » sa mère n'a pas le pénis, qu'elle est manquante et que lui peut devenir le porteur de pénis, après avoir été le phallus de la mère.

Si la mère introduit le père, dans le discours du mot, elle le fait vivre aussi symboliquement dans sa fonction. Cet autre (ici le père) qui occupe une partie du désir de sa mère, détient de ce fait une place qu'il pensait avoir. Il pensait tenir le phallus, il se découvre en « ça », qu'il y en a un autre ; que le phallus est dans l'autre et par conséquent, qu'il ne peut effectivement pas être identifié à ce phallus.

La mère doit ou devrait mettre un mot sur le désir qu'elle a pour le père ; et ce mot, c'est le nom du père, et symboliquement, les Noms-Du-Père. Par le jeu de la métaphore – Noms-du-Père et fonction symbolique du père, le signifiant phallique, le phallus imaginaire est littéralement mis en oubliettes. En conséquence, l'enfant va être délogé de la position qu'il occupait en s'identifiant au phallus de la mère ; il devient soumis à la loi (celle du père symbolique) et renonce à être le phallus, pour s'introduire dans l'acceptance avec son corps sexué (ici comme porteur de pénis, car homme).

La pathologie de notre sujet s'effaçant devant sa femme du présent, semble s'activer à une lecture en rencontre d'une carence en Nom-Du-Père, et à la persistance ou permanence d'une identité à lui encore imbriquée, d'être le phallus de sa mère. Le travail analytique s'accomplira en ce qu'il se pose comme un sujet en redevenir ; dans le sens il y a de la lecture de parole où « ça » fait mal. Pour découvrir que c'est toujours à la mère que les Noms-du-Père fonctionnent comme signifiant, il parle et il parle dans un espace où la parole peut rephalliciser.